

## Homunculus occidens

Juan  
Goytisoló

Condamnée à mort par le sultan, Chéhérazade eut recours à la parole pour différer la sentence : les mille et un contes qui lui épargnèrent la vie.

La moralité du « conte ou la vie » a déserté le champ littéraire pour triompher dans la réalité. Seuls les protagonistes ont changé : Chéhérazade est aujourd'hui un poète et psychiatre, artisan de la sanglante purification ethnique pour se venger des offenses millénaires et pour rétablir dans toute sa splendeur le mythe originel de la race. Le sultan n'est plus sultan. Son rôle est dévolu à la communauté internationale à travers ses organes représentatifs : l'ONU, l'Otan, la Forpronu, ainsi que leurs médiateurs et messieurs Bons Offices spontanés du type Jimmy Carter. Pour détourner les regards de ce qui se passe sur le terrain – exterminations, destructions, sièges, urbicides, mémoricides – « la vierge de Pale » doit inventer chaque jour un conte : promesses de cessez-le-feu, plans de paix, gestes éphémères de bonne volonté, accolades burlesques, histoires drôles.

L'important, c'est de parler, mentir, noyer le silence qui couvre tel un voile les fosses communes et les cadavres accusateurs. Infatigable, fourbe, dissuasif, il tient ses interlocuteurs en haleine, il fait durer le suspens. Il feint de se retirer de la scène en faisant claquer la porte mais en la laissant ouverte. Feuilleton interminable, le lendemain ça recommence. L'épisode sera différent mais riche en rebondissements. Les négociateurs de service écoutent sans ciller, fascinés qu'ils sont par les mille historiètes et facettes du caudillo tchetnik. Peu importe que ce soient des histoires à dormir debout, l'important est que l'illusion dure. Il s'agit tout simplement de gagner du temps. Demain sera un autre jour. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, on efface tout et on recommence :

Les mille et une nuits du siège ?

1. Lorsque l'histoire se répète et virevolte en spirales concentriques, le chroniqueur qui doit en rendre compte est happé, de force, par une rotation similaire : tourner et tourner

encore autour des cercles de la géhenne, parcourir les étapes d'un siège qui n'en finit jamais. Les scènes et les tableaux n'ont pas varié : tout a été dit et écrit. Que peut l'usure de la parole face à l'horreur toujours recommencée ?

2. J'ai devant les yeux un florilège de déclarations fracassantes faites par des responsables politiques occidentaux, en février 1994. Sarajevo ne sera jamais plus assiégée ! Devant la menace « *d'un châtimement aérien exemplaire de l'OTAN* », les ultranationalistes serbes devaient retirer leurs armes lourdes dans un rayon de 20 kilomètres. Avec ruse et prudence, les extrémistes de Karadzic respectèrent l'ultimatum pour partie et temporairement : ils retirèrent quelques armes, en occultèrent d'autres et stockèrent le reste dans des casernes – comme celle de Lukavica qui surplombe la capitale – confiées à la surveillance symbolique d'une poignée de soldats sans armes de la Forpronu. Soulagement unanime : l'honneur de l'ONU et des puissances engagées – le Royaume-Uni et la France – était sauf !

Aujourd'hui, les armes prohibées – canons, tanks, mortiers et batteries antiaériennes employés contre des objectifs terrestres – ont à nouveau fait leur apparition sur les mêmes positions qu'elles occupaient il y a dix-huit mois et personne ne s'en étonne outre mesure ni ne rappelle, sauf dans des cas extrêmes, l'existence d'une zone d'exclusion théoriquement en vigueur : est-ce que les résolutions courageuses de février 1994 et celles de mai 1993 prises à l'occasion de l'illusoire accord de quatre plus un de Washington, sont aussi restées lettre morte ? A en croire les porte-parole de la Forpronu, la réponse semble affirmative. Ils annoncèrent, dès le début du bombardement, leur stricte neutralité : assiégeants et assiégés sont mis dans le même sac ! Selon les mêmes sources, les vols effectués par l'OTAN au-dessus de la ville pilonnée « *ne menaçaient aucune des parties impliquées* ». Karadzic pouvait dormir sur ses deux oreilles : comme avant février 1994, les

pilotes de l'Alliance atlantique se contentent de filmer l'urbicide, et peut-être, incidemment, ses tireurs d'élite, en plein exercice de tir contre des cibles humaines.

3. Les extrémistes serbes peuvent perpétrer à l'infini leurs crimes et leurs exactions : leur impunité semble être garantie. Cela fait des mois que l'aéroport de Sarajevo reste fermé aux vols humanitaires. La communauté internationale ne réagit guère. Les batteries serbes tirent contre les avions qui transportent l'aide humanitaire : la communauté internationale accepte et se tait ; les franc-tireurs sèment de nouveau la terreur dans la rue et provoquent, parfois mortellement, les casques bleus sans manifester la moindre gêne : la communauté internationale ferme les yeux ; les déportations massives, le dynamitage systématique des mosquées et des églises catholiques, les massacres destinés à servir de leçons et parachever le « nettoyage ethnique » se poursuivent à l'intérieur de la République serbe autoproclamée de Bosnie : la communauté internationale se croise les bras.

4. On commence maintenant à mesurer les conséquences désastreuses de la politique de capitulation occidentale devant les responsables du génocide de la communauté musulmane de Bosnie : ce qui se passe en Algérie et en Tchétchénie – je prends volontairement deux exemples éloignés – ne peut être isolé des événements dans l'ex-fédération Yougoslave. Le fanatisme national-religieux attise le fanatisme national-religieux ; la puissance du crime engendre la puissance du crime. L'incendie allumé en 1991 et en 1992 ne cesse ni ne cessera de se propager. Les apprentis pyromanes se multiplient à l'ombre du parapluie protecteur du tristement célèbre « nouvel ordre mondial ».

5. « *Qui saurait, même sans mots rimés / parler de tout ce sang, de tant de plaies béantes / même en répétant plusieurs fois son récit ?* », écrit Dante Alighieri dans un passage de la *Divine Comédie*, qui nous fait frémir. Nous, qui

un jour avons effectué la descente dans l'enfer de Bosnie, essayant de décrire les horreurs du « nettoyage ethnique », sommes confrontés à la même difficulté que le grand poète : les scènes de douleur et de souffrance programmées se succèdent sans relâche ; quand le déluge de bombes diminue à Sarajevo, il redouble de vigueur à Mostar ; quand l'ouragan de feu se calme à Mostar, il se déchaîne à Gorazde ; et quand le fleuve de sang reflue à Gorazde, il inonde les environs de Tuzla.

Comment décrire les villes plongées, comme Vishegrad, dans l'extermination massive de ses habitants, les corps des pensionnaires de l'institution des jeunes filles handicapées, déchiquetés par les mines, la puanteur de la chair brûlée des Musulmans piégés dans la mosquée ? Le cycle des horreurs imposé à l'innocente population bosniaque continue indéfiniment : minutieusement décrit par les témoins, comment en parler avec des mots nouveaux ? Les termes du dictionnaire relatifs à l'horreur et à l'infamie sont épuisés, alors que le crime ne cesse pas et que l'indifférence ou la complicité occidentale se perpétuent ignominieusement.

6. Comme cet idiot de la comédie classique qui continue à accorder sa confiance au fripon qui n'a de cesse de le tromper, sans que l'expérience des pièges et des chausse-trappes ne lui serve de leçon, les négociateurs communautaires et les responsables militaires de la Forpronu ont cru ou font semblant de croire en la sincérité et l'honnêteté de Karadzic et de ses pairs par un mélange d'angélisme et de niaiserie qui ferait sourire s'il n'était pas simplement tragique. Tant de candeur et tant de crédulité ne seraient-elles pas, par hasard, un simple maquillage de leur acceptation *in pectore* des nouvelles réalités créées sur le terrain par la « purification ethnique » et une forme sournoise de complicité et de cynisme ? Les honorables négociateurs de la Communauté européenne, Boutros Boutros-Ghali et le sieur Akashi, sont-ils si naïfs qu'ils acceptent les promesses des criminels de guerre serbes pour argent comptant ? Ou bien ne

sont-ils, en définitive, que des maestro dans l'art de la duplicité et dans l'habitude de mentir en sachant que l'on ment ? Leur politique n'a-t-elle pas toujours consisté, comme je l'avais écrit dans *Cahier de Sarajevo*, à amener le président bosniaque Alija Izetbegovic à une reddition sans condition, comme le taureau à qui le matador vient de porter l'estocade et que ses aides conduisent habilement à s'agenouiller pour que la corrida s'achève sur une mise à mort propre et efficace ?

7. Nous entrons dans un monde où, à la lecture obligatoire de Marx, Keynes et Karl Popper, selon les penchants des lecteurs, il faudrait ajouter celle d'une nouvelle édition révisée du guide des perplexes. Comment, après ce qui s'est passé, croire à la morale internationale et aux idéaux démocratiques, bafoués par ceux-là même qui prétendent les défendre ? Qu'est-il advenu de la Charte de la fondation des Nations unies, de la Convention de Genève et de la Déclaration universelle des droits de l'homme ? L'interminable calvaire et la lente extermination des Musulmans de Bosnie et de leurs alliés démocrates de Sarajevo nous fournissent la réponse, ils ont perdu leur âme : ils sont devenus inhumains.

Antonio Machado  
*Los Complementarios*  
Extrait<sup>1</sup>

*Une des graves erreurs commise par la politique conservatrice des prétendues grandes démocraties (et par tous ceux qui s'en réclament, quelle que soit la dénomination de leurs partis) consiste à croire qu'elle peut se permettre des infidélités par rapport aux apparences et s'offrir le luxe de commettre des injustices honteuses sans être jugée par l'Histoire, à court ou à moyen terme, avec la sévérité qu'elle mérite. Elle fait confiance plus que de raison à ses ressources matérielles – celles qui sont en sa possession et*

1. *Los Complementarios y otras prosas póstumas*, Ed. Lozada, Buenos Aires, 1957, 248 p.

*celles qu'elle tente d'obtenir – et s'abandonne à la grande vague de cynisme qui submerge le monde, se vantant, comme ses adversaires, d'adopter un comportement réaliste, reconnaissant, implicitement, qu'une politique fondée sur les principes éthiques est une politique d'illusions.*

*Les grandes démocraties, pour qui la guerre est inévitable, se préparent mal à l'affronter. Les hommes qui les représentent négligent, perdent ou annulent à l'avance leur rhétorique (la rhétorique étant l'usage de la parole en vue de convaincre le prochain et de le persuader de la justesse de ses arguments), je dis, donc, ils négligent leur rhétorique et lui ôtent toute vertu persuasive en mimant une conduite conforme aux normes dictées par la rhétorique de l'adversaire.*

*Lorsque Alvares del Vayo, notre représentant à Genève, fit devant la Société des Nations un plaidoyer empreint de dignité et de logique pour dénoncer, preuves à l'appui, le comportement hypocrite et pervers de ceux qui, en prônant la politique de non-intervention en Espagne, aident les agresseurs interventionnistes et privent l'agressé de son droit inaliénable à la légitime défense, les représentants de la France et de la Grande-Bretagne, Lord Halifax et son compère M. Bonnet, répondirent l'un et l'autre par des discours rédigés à l'avance, sans la moindre réfutation : deux morceaux anthologiques de vulgaire joute oratoire diplomatique, qui n'avaient même pas la prétention de convaincre. Qu'importent les arguments devant les faits accomplis par la force ? Ne perdons pas de temps. Car, après tout, ce n'est pas le premier fait monstrueux auquel nous donnons notre assentiment. Ainsi, l'allocution de notre compatriote demeure comme une flèche fichée dans sa cible, vibrante et tremblante, sans jamais épuiser sa force pour le plus grand scandale et pour l'inquiétude des consciences résignées ; ainsi, demeurent les deux discours ineptes de ses collègues, à la plus grande honte de leur peuple respectif, comme preuve de l'inutilité nocive – tout ce qui est superflu est nocif – d'un organisme qui, créé pour substituer la justice à la force matérielle et protéger les droits des faibles, observe avec indifférence la ruine de ceux-ci lorsqu'il ne*

*contribue pas, tout simplement, à la hâter. La voix de l'Espagne, par la bouche d'Alvarez del Vayo, a retenti, courtoise, sereine et virile. Fort heureusement, la voix de la France et de la Grande-Bretagne, deux grands peuples, orgueil de l'Histoire, n'est pas celle qui a retenti par la voix des homoncules qui prétendent les représenter.*

Antonio Machado

— J. G.